

Histoire de l'Académie royale
des sciences ... avec les
mémoires de mathématique
& de physique... tirez des
registres de [...]

Académie des sciences (France). Auteur du texte. Histoire de l'Académie royale des sciences ... avec les mémoires de mathématique & de physique... tirez des registres de cette Académie. 1745.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

G E O G R A P H I E

SUR LA DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

du cours de la rivière des Amazones.

LORS qu'après un séjour de sept années les Académiciens V. les M. P. 391. envoyez au Pérou pour y faire les observations astronomiques & géodésiques nécessaires à la détermination de la figure de la Terre, eurent rempli ce principal objet de leur mission, ils convinrent entr'eux de revenir par des routes différentes, & le choix de ces différens chemins fut déterminé, non par l'agrément ou la commodité que chacun d'eux pouvoit leur offrir, mais par le plus grand degré d'utilité qui paroïssoit devoir résulter de cet arrangement.

L'envie d'éclaircir plusieurs points intéressans engagea M. de la Condamine à traverser toute l'Amérique méridionale, en descendant par le fleuve des Amazones depuis le haut Pérou jusqu'au Parà habité par les Portugais sur la côte orientale de l'Amérique.

Le fleuve des Amazones, autrement nommé *Marañon*, prend sa source dans le lac de *Lauricocha*, vers le 11^e degré de latitude australe : de-là il court au nord environ 6 degrés, jusqu'à *Jaen de Bracamoros*, après quoi il prend son cours à l'est, presque parallèlement à la ligne équinoxiale, jusqu'au cap de Nord, où il entre dans l'océan sous l'équateur même.

Depuis les hautes montagnes de la Cordelière jusqu'au voisinage de la côte orientale d'Amérique, ce n'est plus qu'une vaste plaine couverte d'une forêt immense que traversent le *Marañon* & un nombre prodigieux de rivières qui s'y jettent : les bords de celles de ces rivières qui tirent leur source du haut Pérou, forment les chemins par lesquels on peut descendre de cette province sur les bords du *Marañon*, où sont

établies les Missions espagnoles ; car telle est l'espèce d'insensibilité des naturels du pays, qu'il n'y a que ceux que les Missionnaires ont, à force de patience & de peine, tirés des bois, & commencé à instruire, qui aient pû se résoudre à vivre en société & dans une espèce de commerce avec le reste du genre humain ; la capacité des autres n'excède pas de beaucoup celle des animaux. Il est humiliant pour l'homme de voir en eux combien, sans l'éducation, il différeroit peu de la brute.

Des trois chemins qui mènent de la province de Quito sur les bords du Marañon, M. de la Condamine choisit le plus méridional : c'est le seul par lequel on puisse conduire des bêtes de charge & de monture ; cependant c'est le moins fréquenté, tant à cause du long détour & des pluies continuelles qui le rendent impraticable plusieurs mois de l'année, que par le danger d'un détroit célèbre appelé le *Pongo*, où le fleuve, obligé de s'ouvrir un passage étroit & profond entre deux rochers, le franchit avec un bruit & une violence effroyables.

Un endroit de cette espèce étoit aussi propre à attirer un Physicien qu'à en éloigner les Indiens ; d'ailleurs, M. de la Condamine en prenant ce chemin rencontroit le fleuve un peu au dessous de Jaen, où il commence à porter bateau, & pouvoit ainsi parcourir & lever la carte de toute son étendue navigable.

Il rencontra sur sa route une infinité d'obstacles, mais quelles sont les difficultés dont le courage & l'envie de s'instruire ne viennent pas à bout ? il les surmonta toutes, & muni de ses journaux, de ses instrumens & de plusieurs plantes de quinquina qu'il comptoit apporter en France, ou tout au moins à Cayenne, il arriva à Jaen.

Ce n'est pas dans cet endroit même qu'on peut s'embarquer sur le fleuve, des rochers, des sauts & d'autres obstacles en rendent la navigation impraticable ; ce n'est qu'à quatre journées au dessous de Jaen qu'est le port ou *embarcadero*, placé sur la rivière de *Chuchunga*, par laquelle on descend dans l'Imaça, & de celle-ci dans l'Amazone, au dessous des dernières cataractes.

Chuchunga

Chuchunga est un petit hameau de dix familles indiennes, gouvernées par un Cacique : ces bonnes gens rendirent à M. de la Condamine tous les services dont ils furent capables ; ils n'avoient que de petits canots, mais ils lui construisirent un radeau ou *balse* assez grand pour le porter, lui & tout son bagage.

Pendant qu'on le préparoit, il prit la hauteur méridienne du Soleil, & détermina la latitude de ce lieu de 5^d 21' australe. Les expériences du baromètre donnèrent 230 toises d'élévation au dessus du niveau de la mer, & firent voir qu'il y a à cette hauteur des rivières navigables sans interruption.

Enfin la balse étant prête, M. de la Condamine partit de ce lieu, & déboucha dans le Marañon : il fallut alors renforcer la balse, qui, suffisante pour les rivières où elle venoit de passer, n'auroit pû résister aux eaux du fleuve, dont la largeur en cet endroit fut mesurée & trouvée de 135 toises.

De l'endroit où il étoit alors au *Pongo* de *Manferiché*, il y avoit deux autres détroits à passer, celui de *Cumbinama* & celui d'*Escurrebragas*. Les Indiens qui l'avoient accompagné ne lui furent pas inutiles dans ces deux endroits, & sur-tout au dernier. Enfin il arriva à *Sant-Iago* : au dessous de cette ville on trouve *Borja*, qui n'en est séparée que par ce détroit si redouté qu'on nomme *Pongo*, c'est-à-dire en langue Péruvienne, *Porte*. C'en est une en effet que le fleuve s'est ouverte en se creusant un lit étroit & tortueux entre deux espèces de murailles de rochers taillez à pic, & très-élevés. Le fleuve, qui par les mesures de M. de la Condamine est large immédiatement au dessus de 250 toises, se trouve obligé de passer dans un lit où il n'en a pas 25, on peut donc juger de la rapidité du courant, & du bruit effroyable des vagues ; que l'obscurité de cette étroite & profonde gallerie rend encore plus terrible : un canot y seroit bientôt brisé sans ressource par les chocs fréquens contre des rochers, mais la balse ou radeau qu'il montoit, pouvoit par la flexibilité des lianes qui formoient son assemblage, résister.

Hist. 1745.

I

à ces coups furieux. Pour cette fois aucun des Indiens de *Chuchunga* ne voulut être de la partie, ils allèrent par terre l'attendre à *Borja*, où il arriva après avoir traversé le détroit en 57 minutes de temps avec une vitesse aussi grande que celle d'aucun cheval de poste, ayant fait dans ce temps plus de deux lieues.

Depuis *Borja* jusqu'àuprès du *Parà*, le voyage de M. de la Condamine offre peu de phénomènes propres à entrer dans cette Histoire, ce n'en sera pas un certainement que les politesses qu'il reçût en passant dans le district de tous les Missionnaires Espagnols & Portugais; ces Pères, aussi amis des gens de Lettres en Amérique qu'en Europe, se firent par-tout un plaisir de lui procurer toutes les commodités possibles.

Nous ne pouvons cependant omettre la rencontre qu'il fit à la *Laguna* de D. Pedro Maldonado Gouverneur de la province des Emeraudes, qu'il avoit engagé à suivre aussi la route de l'Amazone pour revenir en Europe: celui-ci avoit pris en partant de Quito le chemin de la rivière de *Paslaça*, qui se jette dans l'Amazone au dessus de la Mission de la *Laguna*, où il attendoit M. de la Condamine depuis six semaines. C'est le même D. Pedro de qui nos Académiciens avoient reçu plusieurs services à Quito, que l'envie de s'instruire du progrès des Sciences avoit attiré en France; où l'Académie, qui l'avoit mis au nombre de ses correspondans, l'a vu plusieurs fois assister à ses assemblées, & qui vient de mourir à Londres, où le même amour des Sciences l'avoit appelé. Nous espérons qu'on nous pardonnera cette courte digression que nous avons cru devoir à la mémoire.

Au défaut de phénomènes physiques, il se trouve plusieurs points géographiques & historiques qu'on saura certainement gré à M. de la Condamine d'avoir éclaircis.

Le premier est celui de l'existence des Amazones qui ont donné leur nom à cette rivière. François d'Orellana, le premier Européen qui ait descendu ce fleuve, les avoit, dit-on, rencontrées & combattues; mais ce fait même bien prouvé ne concluoit pas qu'il y eût dans l'Amérique méridionale une

république de femmes qui véussent sans avoir aucun homme parmi elles.

M. de la Condamine a fait sur les lieux toutes les perquisitions nécessaires pour s'assurer de la vérité: en voici le résultat.

Un Indien chef de *Coari*, âgé de 70 ans, l'assura que son ayeul avoit vû à *Cuchivara* & avoit parlé à quatre de ces femmes dont il rapportoit les noms, dont une avoit un enfant à la mamelle, & qu'il leur avoit vû prendre la route de la rivière noire après avoir traversé le fleuve.

Les habitans de *Topayos* ont chez eux de ces pierres vertes connues sous le nom de *pierres des Amazones*, ils disent qu'ils en ont hérité de leurs pères, qui les avoient eues des femmes *sans mari*, chez lesquelles on en trouve une grande quantité. Un Indien d'une Mission voisine du Parà indiqua une rivière nommée *Irijo*, par laquelle on pouvoit, disoit-il, remonter jusqu'à peu de distance du pays habité par les femmes sans mari, & un vieux soldat de la garnison de Cayenne dit qu'en 1726 ayant pénétré au delà des sources de l'*Oyapock*, il avoit vû au col des femmes des pierres vertes, qu'elles lui dirent tenir des femmes sans mari, dont les terres étoient à huit journées à l'ouest.

Il est bon de remarquer que tous ces témoignages concourent à placer les Amazones au milieu de la Guiane, dans des montagnes où les Européens n'ont pas encore pénétré; nul pays d'ailleurs n'a des mœurs plus propres que l'Amérique à inspirer aux femmes le desir de se séparer des hommes, ceux-ci les tiennent dans le plus rude esclavage, & exigent d'elles, sans aucun ménagement, les services les plus bas & les plus fatiguans; d'ailleurs toutes ces nations, chez qui M. de la Condamine a cherché à s'en informer, sont absolument séparées & sans aucun commerce les unes avec les autres: quelques-unes n'en ont jamais eu avec les Européens, comment donc se feroient-elles accordées à débiter toutes la même fable, & à placer cette singulière République dans le même endroit? D'un autre côté, comment se peut-il faire que l'on

ne voit plus à présent aucune de ces femmes? est-il croyable qu'elles puissent exister actuellement sans qu'on en ait des nouvelles plus positives de proche en proche dans les Colonies européennes qui les entourent? cette espèce d'Etat s'est-elle évanouie comme un ouvrage des Fées? Voici le seul dénouement qu'il trouve à ces difficultés, il est porté à croire que la République des Amazones américaines a pu réellement exister, mais qu'elle n'existe plus aujourd'hui : peu-à-peu l'amour de la société peut avoir étouffé en elles celui de la liberté, & leur avoir fait oublier la loi qu'elles s'étoient imposée. Il ne sera donc pas étonnant qu'on n'en trouve aujourd'hui aucun vestige, quand même tous les témoignages qu'on en a rapportez seroient vrais, comme on n'en peut guère douter.

Un second point plus réel & plus-intéressant, est la communication de l'Amazone avec l'Orinoque, autre grand fleuve qui, prenant comme lui sa source dans les montagnes de la Cordelière, va se jeter dans la mer du nord à 7 ou 8 degrés de latitude septentrionale près de l'Isle de la Trinité. Cette communication, marquée sur les anciennes cartes & supprimée dans celles qui ont été faites depuis, est présentement hors de doute. En 1744 les Portugais du camp volant établi sur la rivière Noire, ayant remonté de rivière en rivière, rencontrèrent le Supérieur des Missions espagnoles des bords de l'Orinoque, avec lequel ils revinrent sans débarquer dans la rivière noire, qui se jette elle-même dans l'Amazone : le fait est aujourd'hui public.

De toutes les notions que M. de la Condamine a pu recueillir à cet égard dans le cours de son voyage, il résulte qu'un petit village indien nommé *Caqueta*, situé dans la province de *Mocoa*, à l'orient de celle de *Pasto* par un degré ou un degré $\frac{1}{2}$ de latitude nord, donne son nom à une rivière sur les bords de laquelle il est situé. Plus bas cette rivière se partage en trois branches ; l'une coule au nord-est, & est le fameux Orinoque, & les deux autres se jettent dans l'Amazone : celle qui y tombe la première se nomme *Yupura*, & l'autre

rio-Negro, ou rivière Noire. C'est par cette dernière que les Portugais établis près de son embouchure dans le Marañon ont remonté jusque dans l'Orinoque. La Nature a fait pour la jonction de ces deux fleuves du nouveau monde, ce que l'art & l'industrie ont exécuté dans plusieurs endroits de l'ancien.

Les passions sont la véritable origine des fables, on croit facilement ce que l'on souhaite beaucoup : la soif de l'or qui a tant causé de maux à l'Amérique, n'a pû être étanchée par tous les trésors que les Européens y ont trouvés, elle leur a fait imaginer que dans cette partie de la Guiane, comprise entre l'Orinoque, l'Amazone & la mer, il se trouvoit un canton où la Nature, ailleurs si avare de ce précieux métal, l'avoit, pour ainsi dire, prodigué ; on y trouvoit un lac dont le sable étoit d'or, sur les bords une ville dont les toits & les murailles étoient couverts de lame du même métal ; & pour détailler encore mieux cette prétendue découverte, on nommoit le lac *Parima* & la ville *Manoa*, & on donnoit à tout le pays en général, le surnom d'*el Dorado*, c'est-à-dire, *le doré*.

Cette description porte par elle-même un caractère de fausseté assez évident, pour que personne n'eût dû en être la dupe, cependant la recherche de ce trésor a été fatale à plusieurs Européens qui s'y sont imprudemment engagés, & qui y ont rencontré la mort au lieu des richesses qu'ils poursuivoient avec tant d'ardeur.

M. de la Condamine a eu la curiosité de s'informer si quelque chose de réel avoit pû servir de base à tout ce tissu de fables, voici ce qu'il a pû tirer, tant des relations des P. P. d'Acuña & Fritz, que des habitants des bords de l'Amazone, qu'il a lui-même questionnés, & des Portugais du Parà qui ont souvent remonté le fleuve. Les *Manaos* sont une nation indienne, belliqueuse & redoutée de tous ses voisins ; plusieurs de ces *Manaos* sont aujourd'hui fixés dans les missions des bords de la rivière Noire, ceux qui n'y sont pas habitants, viennent quelquefois en traite sur les bords.

de l'Amazone, & ils y apportent entr'autres marchandises, des petites lames d'or : le P. Fritz dit expressement dans son journal, que les habitations de ceux qu'il y vit venir, étoient sur les bords de la rivière nommée *Yurubetss*, & qu'ils tiroient leur or par une autre rivière nommée *Iquiari*; effectivement en remontant l'*Yupura* on trouve un lac nommé *Marahi*, duquel on peut dans le temps des débordemens, entrer dans une autre rivière nommée *Yurubetss*, qui tombe dans la rivière Noire, celle-ci en reçoit une autre nommée *Quiquiari*, qui a plusieurs sauts, & qui vient d'un pays de montagnes & de mines.

Voilà donc dans le milieu de la Guiane une peuplade de *Manaos*, voisine d'un lac & d'une rivière d'où ils tirent de l'or dont ils font de petites lames, il étoit assez naturel d'appeller *Manoa* la résidence des *Manaos* : le génie menteur des Indiens & l'avidité des Européens, ont fait le reste ; & si on trouve ces faits bien éloignés de l'idée magnifique qu'on s'étoit formée du lac & de la ville en question, il ne faut que comparer quelques paillettes que rouloit autrefois le Pactole, avec la propriété de tout convertir en or, accordée à Midas, pour demeurer d'accord que la fable des Grecs peut bien aller de pair avec celle des Américains. *

L'Amazone au dessous de la rivière Noire, & d'une autre aussi grande qu'elle reçoit du côté du sud, a communément une lieue de large, c'est aussi dans cet endroit que les Portugais commencent à la nommer rivière des Amazones ; plus haut ils l'appellent *rio de Solimões* ou rivière des Poisons, probablement à cause des flèches empoisonnées qui font l'arme la plus ordinaire des habitans de ses bords.

Dès le fort de *Pauxis*, environ 200 lieues au dessus de l'embouchure de l'Amazone, on commence à s'apercevoir d'un gonflement de ses eaux causé par la marée, & qui, comme elle, est sujet au retardement ordinaire ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans le trajet depuis *Pauxis* jusqu'à la mer, on trouve de distance en distance que *la haute rivière*, s'il m'est permis d'user de ce mot, se fait apercevoir

en même temps que la haute mer, pendant que dans les lieux intermédiaires l'eau se trouve basse à ces mêmes heures : ce phénomène en apparence si singulier, est produit par les espèces d'ondulations que le flux excite dans cette énorme masse d'eau que l'Amazone porte à la mer, & qui se communiquent successivement, en sorte que le mouvement qu'on ressent, par exemple, au bout de la douzième ondulation, en même temps que la mer agit sur la première, n'est pas l'effet de cette pression actuelle, mais de la douzième précédente, à qui il a fallu ce temps pour se communiquer jusqu'à-là : il y aura donc une suite de hautes & de basses eaux dans le même temps sur le fleuve dans toute l'étendue de son cours ; où la marée se fera sentir.

Toutes les anciennes Cartes représentent l'embouchure du Marañon comme coupée d'une infinité d'isles, au lieu de ce grand nombre, il s'en trouve une nommée *Marajo*, qui a environ 150 lieues de tour : c'est à cette embouchure qu'on observe un second phénomène de marée plus effrayant que le premier, & qu'on nomme la *pororoca*.

Pendant les grandes marées, la mer au lieu d'employer cinq ou six heures à monter, parvient en une ou deux minutes à sa plus grande hauteur, on entend de deux ou trois lieues un bruit effrayant qui annonce ce terrible flot, bien-tôt on voit s'avancer une masse d'eau de 12 ou 15 pieds de haut, suivie de plusieurs autres pareilles ; cette lame court avec une rapidité prodigieuse, & brise tout ce qui lui résiste.

Ce phénomène n'arrive que proche l'embouchure des rivières, lorsque le flux montant rencontré en son chemin un banc de sable, ou un haut fond qui lui fait obstacle ; dès qu'il a atteint la hauteur de ce banc, il commence à retarder, puis il arrête enfin le cours du fleuve qui lui résiste, jusqu'à ce que le flux qui croît toujours l'emporte, rompe la digue & déborde au delà en un instant. On observe quelque chose de semblable aux isles Orcades & à l'entrée de la Garonne, où on nomme cet effet des marées, le *mascaret*.

Arrivé au Parà, après avoir parcouru le fleuve des

Amazones pendant environ 800 lieues, M. de la Condamine y fut reçu comme il l'avoit été dans tous les endroits où il avoit trouvé des établissemens portugais, c'est-à-dire, avec tous les égards possibles & toute la politesse imaginable, ce fût-là qu'il se sépara de D. Pedro Maldonado, qui profita de la flotte portugaise pour repasser en Europe; pour lui il jugea plus à propos de passer du Parà à Cayenne, après avoir pris la précaution de laisser entre les mains de M. Maldonado, la relation de son voyage & l'extrait de toutes ses observations, pour remettre à M. de Chavigny Ambassadeur de France à Lisbonne, le priant de faire tenir le tout à l'Académie, s'il apprenoit qu'il eût péri en chemin.

Les observations du pendule que M. de la Condamine fit au Parà, lui firent connoître, en les comparant à celles qui avoient été faites sur la montagne de *Pichincha*, que la pesanteur y étoit plus grande environ d' $\frac{1}{1000}$ qu'au sommet de cette montagne.

Son voyage du Parà à Cayenne, les accidens qu'il essuya pendant ce trajet, ses observations sur le pendule & sur la vitesse du son, exigent d'être lûs dans son Mémoire; nous n'en détacherons que le résultat de celles qu'il fit sur le venin dont sont ordinairement teintes toutes les flèches des Indiens, ce poison peut se conserver très-long temps sans perdre sa force, il se trouve plusieurs de ces armes en Europe, dans les cabinets des curieux: on ne peut donc mettre trop de personnes à portée de savoir que le contre-poison le plus sûr, si cependant il y en a un, contre la piqure de ces flèches, c'est le sucre pris intérieurement (pourvû qu'il soit administré sur le champ, c'est-à-dire, dans l'espace de peu de minutes) il est vrai qu'il ne réussit pas toujours, M. de la Condamine l'a quelquefois donné inutilement aux animaux qui ont servi à ses expériences; mais au moins c'est le seul qu'on connoisse, & il réussit quelquefois: c'est par cette observation si intéressante, qu'il prit congé de l'Amérique, il s'embarqua à Surinam sur un vaisseau Hollandois, & arriva d'Amsterdam

d'Amsterdam à Paris, le 23 Février 1745, après une absence de près de dix années.

La Relation de M. de la Condamine est accompagnée d'une Carte du cours de la rivière des Amazones, qu'il a levée lui-même pendant son voyage; cette Carte aura certainement l'avantage d'être la première qu'on puisse dire avoir été levée avec exactitude: il a déterminé presque tous les jours la latitude des endroits où il se trouvoit, & a fixé de même par observation plusieurs points de longitude, le reste a été placé par l'estime du chemin, la boussole, & tous les autres moyens subsidiaires qui peuvent être mis en usage par un observateur habile & intelligent; il a fait aussi graver sur sa carte, le trait de celle du P. Fritz, la meilleure qu'on eût vûe jusqu'ici, afin qu'on pût juger du besoin que cette partie de la Géographie avoit des corrections qu'il y a faites; il y a joint sur une plus grande échelle, le plan du fameux *Pongo de Manseriché* dont nous avons parlé ci-dessus: morceau d'autant plus précieux, qu'il n'y a pas lieu de croire qu'il cesse de long-temps d'être unique.

SUR LA DESCRIPTION GEOMETRIQUE DE LA FRANCE.

Nous avons dit en 1744, en parlant des opérations qui V. les M.
avoient servi à la mesure de la Méridienne de l'Obser- P. 553.
vatoire, que cet ouvrage étoit essentiellement lié à la description géométrique de la France*: c'est de l'exécution de ce dernier projet que nous avons à rendre compte présentement. On voit aisément combien une carte exacte du royaume est nécessaire pour se pouvoir former des idées nettes & précises d'un grand nombre de projets utiles à l'Etat, dont il est impossible sans ce secours de porter un jugement sûr. Ce furent aussi ces motifs qui déterminèrent feu M. Orry, alors Ministre & Contrôleur général des finances, à former le dessein de faire travailler à cet important ouvrage, malgré

* Voy. l'Hist.
1744, p. 47.

Hist. 1745.

K